

D 567 ARGENTINE: L'EXTERMINATION DES DISPARUS

Le 12 octobre 1979, à Paris, trois jeunes femmes argentines racontaient leur séjour dans les prisons de l'Ecole de mécanique de la marine (ESMA) de Buenos-Aires. C'est sous les auspices de la Commission argentine des droits de l'homme qu'ont témoigné Mmes Maria Alicia Milia de Pirles, Sara Solarz de Osatinski et Ana Maria Marti, "disparues" entre le printemps (de notre hémisphère) 1977 et l'hiver 1978-79.

Miraculeusement rescapées, grâce à une étrange opération de "récupération" à base de lavage de cerveau, elles ont fait partie d'un groupe de quelque 70 survivants sur les 4.726 personnes incarcérées à l'ESMA de Buenos-Aires entre mars 1976 et mars 1978. Les autres "disparus" ont été transférés: il faut entendre par là qu'ils ont été tués au cours d'un "transfert" consistant, dans la plupart des cas, à administrer une piqûre aux victimes pour les endormir avant de les jeter vivantes dans la mer du haut d'un hélicoptère ou d'un avion.

Nous extrayons du volumineux rapport publié sur cette question par la Commission argentine des droits de l'homme, à Paris, les deux chapitres concernant l'enlèvement comme technique d'arrestation, et le transfert comme technique d'extermination. (Version française de la Commission argentine des droits de l'homme).

Note DIAL

1- L'ENLEVEMENT (ou "L'ASPIRATEUR") (1)

Les acteurs

Au moment du putsch du 24 mars 1976, les militaires argentins avaient déjà parfaitement défini l'action qu'ils allaient mener contre les forces populaires. Ils s'y sont préparés militairement et ne se sont pas contentés de se spécialiser dans les méthodes employées dans la guerre classique. Ils ont de plus acquis un ensemble de connaissances militaires qui leur ont permis de mener à bien des enlèvements, des violations de domicile, des mitraillages de militants populaires dans la rue, et de déchaîner la répression la plus féroce ayant jamais existé dans notre pays.

Pour ce faire, l'ESMA (Ecole de mécanique de la marine) disposait d'un groupe d'action permanent et d'un grand nombre d'agents temporaires. Le premier groupe était constitué d'officiers et de sous-officiers de la Marine, de membres de la Préfecture navale, de la Police fédérale et du service pénitentiaire. Ils étaient versés au GT (Groupe de travail), c'est-à-dire qu'ils cessaient d'appartenir à leur organisme pour

(1) littéralement "chupe": succion (NDLR).

entrer de façon permanente et exclusive dans le Groupe d'opérations de l'ESMA. Le personnel temporaire ne venait que de la Marine. Il restait environ deux mois à l'ESMA pour y remplir des tâches militaires. Passé ce délai, ils retournaient à leur unité d'origine.

En envoyant le plus grand nombre possible de ses cadres à l'ESMA (même pour deux mois seulement), la Flotte provoquait la participation de la majorité de ses membres à la besogne sale et discutable de la répression. Cela leur assure l'aval postérieur de l'ensemble de la Flotte, étant donné que la totalité de ses cadres a été compromise par sa participation directe au génocide argentin.

La manière de procéder

Une fois que le personnel chargé du renseignement avait réuni les renseignements nécessaires à un enlèvement, il les communiquait au chef du groupe d'action, la "patota" (bande), qui convoquait les membres permanents et temporaires du groupe désignés pour participer à l'opération. On leur expliquait à l'aide de cartes et dans les plus petits détails le travail qu'il y avait à faire. Ils analysaient ensemble le meilleur moyen de mener à bien l'enlèvement. Une fois désignés le chef de l'opération et ses aides et choisi le matériel à utiliser, tous étaient prêts à accomplir la tâche, que ce soit un enlèvement, une filature ou toute autre opération militaire.

Le chef du groupe d'action ou, en son absence, le chef du commando qui devait réaliser le travail, était chargé de se mettre en contact avec le Premier Corps d'Armée ou avec le Chef de la Sous-Région de Buenos-Aires des Groupes de Travail, le Colonel Roberto Rowaldes, pour lui demander le "champ libre" pour opérer. Cette démarche consistait à informer Rowaldes de la zone où devait se dérouler l'opération, afin que ce dernier communique cette information par la ligne intérieure au Commissariat de Police couvrant cette zone, pour que la Police reste en dehors de l'affaire, même si des témoins portaient plainte, etc.

Pour chaque enlèvement, on formait un commando, c'est-à-dire un groupe d'une dizaine de personnes réparties dans trois voitures. Dans une des voitures se trouvait le "groupe aspirateur", qui était chargé de s'emparer de la victime, une fois celle-ci localisée. On lui passait les menottes, on lui mettait une cagoule sur la tête et on l'emmenait dans la voiture. S'il était blessé ou mort, c'est dans le coffre qu'il était transporté. Les autres véhicules transportaient le "groupe de renfort", chargé, par des cris, des menaces et même l'agression physique, d'empêcher toute personne de s'interposer ou d'essayer de venir en aide à la victime. Ils étaient également prêts à remplir toute autre fonction exigée par la situation: aider à passer les menottes à la victime, la frapper, etc. Ils s'en prenaient aussi aux membres des forces de l'ordre qui, par hasard et parce qu'ils n'étaient pas informés, essayaient d'intervenir. Si une victime réussissait à s'enfuir au moment de "l'aspiration", elle était poursuivie avec acharnement. S'il s'avérait qu'il était impossible de la rattraper, ils lui tiraient dessus avec des armes à feu à longue portée. Une fois la victime blessée ou morte, ils la ramassaient et l'emmenaient à l'ESMA.

Tous les membres du commando portaient des armes longues et courtes, des grenades et des gilets pare-balles. Quelquefois ils se déguisaient pour éviter que quelqu'un ayant assisté à l'enlèvement ne les reconnaisse par la suite. Les voitures le plus souvent utilisées par l'ESMA au début de l'année 1977 étaient les Ford Falcon à quatre portes, de couleur bleue ou grise. Etant donné que les autres groupes de répression utilisaient des véhicules semblables et que la population les avait souvent vus au cours d'action de ce genre, ils ont décidé d'utiliser aussi des véhicules plus courants et moins suspects: Ford Taunus, Peugeot 504, Fiat 125 ou 128, etc. Ils ont toutefois continué d'utiliser les Falcon, à cause de leur taille qui facilite le transport des armes longues et des victimes. Ils essayaient aussi d'avoir des voitures dont la couleur soit adaptée au milieu dans lequel elles se trouvent. Pour quelques opérations "difficiles", ils ont utilisé des véhicules ayant l'aspect de taxis, d'ambulances, de grandes camionnettes ou de petits camions, etc. portant des inscriptions du genre "Transport de produits alimentaires", "ENTEL" (Entreprise nationale de télécommunications), etc. Les voitures étaient volées pendant la nuit par les membres du GT, en particulier par les membres de la Police Fédérale (qui se présentaient comme "guerrilleros"), étant donné que c'est ce corps qui effectue les patrouilles nocturnes en ville. Ils pouvaient ainsi manoeuvrer plus facilement s'ils venaient à être découverts et cela évitait que les marins ne soient compromis publiquement dans des vols de ce genre, bien que ces actions jouissent de leur aval et de leur protection.

Toutes les voitures étaient équipées d'un système radio qui leur permettait de mener à bien l'enlèvement et d'agir avec efficacité et rapidité, en évitant les impondérables. Pour que les deux antennes ne paraissent pas étranges (il y a en effet une antenne pour la radio ordinaire et une deuxième antenne pour l'équipement radio), l'antenne spéciale était installée dans le coffre de la voiture. Ils employaient aussi des talkies-walkies pour rester en communication lorsqu'ils descendaient des voitures.

Une fois la victime capturée, ils la frappaient jusqu'à l'arrivée à l'ESMA si elle continuait à résister. Pour entrer et sortir de l'Ecole, les commandos avaient un mot de passe qui permettait leur identification avant l'ouverture de la porte principale. Une fois arrivés à la "base", ils sortaient la victime de la voiture et la descendaient à la cave en la poussant et en la frappant. La victime était accueillie par le Pedro (2) et le garde, ainsi que par les officiers du renseignement et elle était enfermée dans une des pièces d'interrogatoire et de torture.

2- LES TRANSFERTS

Le mercredi, et, exceptionnellement le jeudi, avaient lieu les "transferts". Au début, on nous disait qu'on emmenait les prisonniers dans d'autres services ou dans les camps de travail qu'ils disaient exister près du pénitencier de Rawson. Nous avons eu du mal à nous convaincre que le "transfert" signifiait en réalité la mort.

(2) nom générique donné au personnel chargé du transfert des prisonniers (NDLR).

Les jours de transfert c'est un climat très tendu qui régnait. Nous autres, les détenus, nous ne savions pas si ça allait être notre tour. Les gardiens prenaient des mesures beaucoup plus sévères que d'habitude. On ne pouvait pas aller aux toilettes. Chacun devait rester rigoureusement à sa place, avec la cagoule et les fers, sans faire aucun geste pour regarder ce qui se passait. On ne pouvait pas non plus parler ni appeler les gardiens. Tout cela se passait dans la "Capucha" et la "Capuchita." (3)

La cave était totalement vidée aux alentours de 15 H 30. Si un des prisonniers était en train d'être torturé, on le montait au troisième étage.

Vers 17 heures, dans la "Capucha", on commençait à appeler les détenus par leur numéro. On les faisait mettre en file indienne, chacun tenant l'épaule de celui qui le précédait, étant donné qu'ils portaient la cagoule et les fers. On les faisait descendre un par un. On entendait le bruit que faisaient les fers lorsque les prisonniers marchaient vers la porte, qui s'ouvrait pour se refermer immédiatement. Chacun n'amenait que les affaires qu'il avait sur lui. Ils étaient conduits à l'infirmerie de la cave où les attendait l'infirmier pour leur faire une piqûre qui les endormait mais ne les tuait pas. Ils étaient ainsi emmenés vivants par la porte latérale de la cave et introduits dans un camion.

A demi endormis, ils étaient emmenés à l'Aeroparque (4), mis dans un avion qui allait vers le Sud en survolant la mer où on les jetait vivants. Souvent, pendant le transfert, on entendait des hélicoptères survoler la zone. C'est pour cette raison que nous supposons que les transferts se faisaient quelquefois par ce moyen.

Pour avancer ces affirmations, nous nous appuyons sur notre expérience de deux ans de détention au Cercle des Officiers de l'ESMA. Nous n'avons plus jamais eu de nouvelles des milliers de détenus qui ont été emmenés dans ces transferts collectifs. Très souvent nous avons trouvé les vêtements que portaient ces camarades le jour du transfert dans une petite pièce (la Soute) où était rangé le linge qu'utilisaient les prisonniers.

Pendant la préparation du transfert, les gardiens n'entraient pas dans la cave, mais ils ont parfois dû le faire et ils remontaient au troisième étage dans un état de trouble visible. Il était évident qu'ils n'avaient pas une idée claire de ce qui se passait en bas. Très agités, ils racontaient qu'il se passait des choses épouvantables à la cave, que les transférés étaient assassinés ou endormis par une piqûre. Beaucoup de ces gardiens étaient des adolescents de quinze ans que notre situation émouvait. Pendant l'opération de transfert, n'entraient dans la cave que l'infirmier, le Pedro et l'aide du Pedro, l'officier de garde et son adjoint. L'infirmier entraînait dans la cave plusieurs heures avant le transfert avec une caisse pleine de flacons et de seringues.

Nous avons parfois vu des hommes que nous connaissions et qui avaient une apparence terrifiante. Ils avaient l'air d'assassins, avec des yeux

(3) salles de détention situées dans les étages supérieurs du bâtiment de l'ESMA (NDLR).

(4) Aéroport national de Buenos-Aires (NDLR).

féroces, des regards torves, des mouvements brusques; tous étaient corpulents. Un des Pedros, surnommé Bolita, a assisté à presque tous les transferts, même quand il aurait dû être en congé. Un autre Pedro toujours présent était celui que l'on surnommait la Bruja. On l'a vu revenir une fois, après un transfert, dans une camionnette de la Marine avec une bâche verte à l'arrière, dont il a sorti une longue caisse de métal remplie de fers qu'il a descendue à la cave.

Nous avons aussi obtenu quelques renseignements sur les transferts par l'intermédiaire des officiers. Dans des moments de faiblesse, ils laissaient échapper des informations. L'Officier de la Préfecture nommé Gonzalo Sanchez, alias "Chispa", a dit que les corps étaient jetés à la mer dans le sud, dans des zones proches de services de la Marine. Au début, le Capitaine Acosta a interdit toute référence au "transfert". C'était un mot interdit. Dans des moments d'hystérie, il a proféré des affirmations du genre de: "Ici, celui qui gêne, on lui donne un Pento- naval et il part pour là-haut". Le mot "naval" ajouté au nom du médicament est chose courante dans la Marine. L'expression "il part pour là-haut" signifie: "on le tue". Acosta affirmait aussi que, de tous les détenus étant passés par cet endroit, les seuls survivants seraient ceux du groupe que la Marine libérerait plus tard. Tous les autres disparaîtraient. La main de Dieu devait, selon lui, présider au choix.

A la fin de février 1977, il y eut un cas de transfert par erreur et le camarade "Tincho" revint à la "Capucha". "Tincho" était physiquement très fort et il était militant du Mouvement Péroniste Montonero de la Province de Mendoza. Il avait été arrêté au mois de janvier à quelques jours de l'enlèvement de Gonzalez Langarica. Il avait été sous-officier d'artillerie dans la Flotte argentine. Fin février, les gardiens l'ont appelé pour le transfert. Ils l'ont fait descendre à l'infirmierie de la cave, où ils lui ont dit qu'on allait d'abord le vacciner pour éviter la contagion. L'infirmier lui a fait une piqûre au bras, piqûre qui tardait à faire de l'effet. Après quelques minutes, "Tincho" commença à sentir que ses bras et ses jambes ne lui répondaient pas et qu'il les remuait comme au ralenti. Il se sentait très faible, mais ne pouvait pas s'endormir. Les autres prisonniers ont subi le même traitement. Certains vomissaient pendant qu'ils attendaient, assis sur les bancs dans le couloir de la cave. Certains transférés étaient évanouis et on les sortait en les traînant. On a fait sortir "Tincho" par la porte de la cave et on l'a fait monter dans un camion qui l'a emmené quelque part dans l'Aeroparque. On a commencé à le faire monter dans un avion Foker. En haut, Bolita lui a demandé son nom; comme il lui répondait qu'il s'appelait "Tincho", Bolita lui a dit: "Tu es sauvé, mon vieux", et il l'a ramené à l'ESMA. On l'a remis dans la "Capucha" et "Tincho" a dormi toute la nuit et la journée suivante. Il a été emmené quelques jours plus tard au cours d'un transfert individuel. On a su après qu'au milieu de l'année 1977, il était prisonnier dans une propriété prison de la Province de Mendoza, aux mains de l'Armée de Terre. On ne sait pas ce qui lui est arrivé.

Il s'est produit un cas du même genre fin août 1977. Un jour où il n'y avait habituellement pas de transfert, la cave a été vidée et ils ont fait descendre trois détenus de sexe masculin qui se trouvaient dans la "Capuchita". La même nuit, on les y a fait remonter, endormis et couverts de vomissures. Ils ont été ramenés par Bolita et plusieurs gardiens parmi lesquels il y en avait un que l'on appelait "el Abuelo" ("le Grand-père"). Deux détenues qui sortaient des toilettes ont vu

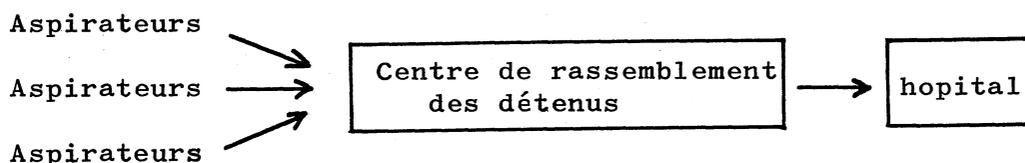
deux détenus allongés sur une bâche grossière, de couleur grège, en face de l'entrée de la porte qui conduit à la "Capuchita". Au même moment, les gardiens et Bolita montaient le troisième, tout en grommelant parce que quelque chose n'avait pas marché dans le transfert. Deux ou trois jours plus tard, on a emmené de nouveau ces prisonniers et nul ne les a plus revus.

Le 25 mars exactement, deux autres détenues, en sortant de la pièce dans laquelle se trouvait une autre détenue sur le point d'accoucher, ont vu deux personnes du sexe masculin allongées sur un drap blanc dans le couloir du troisième étage, tout près de l'escalier qui conduit à la "Capuchita".

Au milieu de l'année 1977, sont arrivés deux détenus, un de sexe masculin, l'autre de sexe féminin. Ils venaient de Bahia Blanca (ville située à environ 800 km au sud de la Province de Buenos Aires). A moitié endormis et couverts de vomissures, ils ont été assis sur les bancs du couloir de la cave, puis ils ont été conduits à la "Capucha". On les a tous les deux emmenés lors du transfert collectif suivant.

Ce n'est que le lendemain que l'on pouvait entrer dans la cave, même si le transfert finissait tôt. Le lendemain, la cave était plus propre que d'habitude et sentait le désinfectant. Quelquefois, les jours de transfert, on nous disait qu'on devait vider la cave parce qu'on la désinfectait. A plusieurs reprises, ils ont employé le mot "Désinfection" pour "Transfert". Bien que le nettoyage à fond ait eu pour but évident d'effacer toute preuve de ce qui s'était produit la veille, la négligence dans le nettoyage faisait que parfois l'on pouvait voir la marque des corps traînés de l'infirmerie à la porte latérale de la cave. Les traces les plus visibles étaient celles que laissaient les semelles de caoutchouc des chaussures ou des sandales.

Notre angoisse augmentait dans les heures qui suivaient le transfert. D'une part, nous avions une semaine de plus à vivre, d'autre part, nous découvrions quel camarade avait été emmené d'après les matelas qui restaient vides. Et nous nous mettions à les pleurer dans la douleur, l'impuissance et la rage. D'après ce que nous avons pu savoir, l'ESMA avait été désignée au début comme lieu de "rassemblement des détenus", c'est-à-dire l'endroit où l'on concentrait les prisonniers pour les transférer ensuite. L'organigramme suivant a été vu par un détenu dans les services de la Marine, dans la ville de La Plata, où il avait été emmené pour une journée:



De cet organigramme on peut déduire que la destination finale avait été appelée HOPITAL.

Abonnement annuel: France 170 F - Etranger 200 F par voie normale
(par avion, tarif sur demande selon le pays)

Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie CCFD
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441